L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAUX, No 78 RUE DE CHARTRES.
NOUVELLE-ORLÉANS.
MARDI MATIN, 31 OCTOBRE.

FEUILLETON.

LES

CHEMINS DE LA VIE

PAR

ALFRED DE BRÉHAT.

V

Pendant ce temps, M. Bonin semblait aussi singulièrement intrigué. Les deux mains derrière le dos, le front penché vers la terrasse s'arrêtant à chaque pas, il se rapprochait lentement de son cabriolet.

Il dénoua les guides avec le même air préoccupé, et s'installa machinalement sur les coussins. Puis, levant les mains et les épaules avec le geste d'un homme qui prend son parti, il prononça un *Hue!* retentissant.

Le cheval fit deux ou trois pas comme pour dérouiller ses vieilles jambes, et fluit par se mettre à son petit trot habituel.

— Je crois que je tiens un filon, murmura Bonin en agitant son fouet par un mouvement machinal. Si je parviens à remonter à la source... Je comprends qu'on se venge, mais exposer tant d'argent pour cela... Il doit y avoir au fond de tout ceci quelque histoire mystérieuse que l'éclaircissement du jardin, de nous verrons ce qu'on en pourra faire. Hue, la grise!

Et le cabriolet disparut dans la forêt.

Les Maupierre-Aigurande étaient une des plus anciennes familles du Midi. Les ancêtres du château avaient versé le plus pur de leur sang sur tous les champs de bataille. Malheureusement, ils avaient prodigué de la même façon leur immense fortune. En toutes circonstances, ils s'étaient déclarés pour les parlements contre les favoris de la cour. Les amendes, les confiscations et même l'échafaud les en avaient punis. Cela ne les empêcha pas de continuer à sacrifier leur sang pour eux qui les récompensaient si mal pour leur dévouement. Une hospitalité splendide, une générosité sans bornes, d'énormes dépenses pendant les guerres et des fêtes de tout genre durant la paix avaient dissipé, lambeau par lambeau, les grands biens de cette noble famille. Les femmes, le jeu, les usuriers, les intendants, les maîtresses, les chevaux et les chiens avaient dévoré une grande partie du reste.

A la majorité d'Armand de Maupierre, le grand père de Julien, cette fortune qui, sous Louis XIII, montait à plus de cinq cent mille livres de rente, atteignait à peine de chiffre, relativement bien minime, de cent mille francs de revenu.

Le baron Armand était un homme brave et loyal, mais d'un caractère faible, qui redoutait les individualités fortes, qu'il entourait d'ombrages. Comme il n'avait pas à lutter contre lui, il crut que songer à ses plaisirs, c'est remplir de bonne heure le mandat qui lui avait été confié par son père. Dans l'espoir d'empêcher sa ruine, sa famille le maria, fort jeune encore, à sa cousine germaine, Jeanne de Maupierre. Celle-ci, orpheline de père et de mère, n'était sortie de son couvent que pour devenir la baronne Armand.

Faiblement douée d'intelligence et de cœur,

Elle comprit que pour conserver la fortune de son grand-père il fallait qu'elle prît la direction de la maison, et qu'elle profitât de la rivalité contre les folles du baron. Heureusement pour la jeune femme, elle avait une éducation solide, et de plus, en effet, de l'affection du cœur. Elle comprit qu'on ne retrouve guère qu'au fond de nos provinces de plus reculées. Pour sauver le nom obscur Maupierre-Aigurande de la plus petite tache, elle eut donné sa vie.

A partir de cette, elle commença par se créer un parti puissant. Tout en adorant son mari, elle était continuellement obligée de résister à l'affection qui la portait à faire tout ce que désirait Armand. Cependant elle sut adroitement user, pendant quelque temps, du pouvoir que lui donnait sa tendresse pour l'amener à consentir à des dépenses et à des transactions préjudiciables à l'avenir de leurs enfants.

Sans cesse en garde contre son mari et contre son propre cœur, la pauvre baronne avait fini par prendre l'air rusé qu'on rencontre si souvent chez les gens habitués à ourdir des sollicitations auxquelles elle leur faisait résister. Homme de plaisir avant tout, sans cesse en course, en chasse, ou dans les coulisses de quelque théâtre, le baron ne l'avait pas vraiment heureuse, depuis pourtant qu'on l'entendait se plaindre jamais moi plus elle ne fit un reproche à son mari. Elle souffrait de ses souffrances, et faisait de son mieux pour réparer les folies de l'ingrat qui la délaissait.

Armand de Maupierre mourut en 1816, laissant six jeunes enfants.

La veille du jour de la vie de la baronne avait été de poser le dernier jalon de Maupierre-Aigurande et de relever leur fortune d'autrefois. Rien ne lui coûta pour y parvenir.

A partir de la mort de son mari, elle vécut dans la retraite la plus profonde, occupant seul tout, excepté quelques pièces, laissant, elle dépensant rien pour elle-même.

Ses enfants justifiaient par leur beauté le vieux dicton: *Les bagarrade au moulin de cassis*, bien connu dans la province, bien connu de cette famille. Tous deux se ressemblaient d'une façon saisissante. Au lieu du trait, c'était tout leur portrait.

La même ressemblance n'existait pas entre les jumeaux Robert et Louise. Robert, cadet, était d'un caractère très-doux, calme, timide, faible et craintif. Louise, aînée, était une nature d'un affront et presque de dédaigneux beaucoup de tendresse, de passion et de volonté. Nerveuse et impressionnable, elle qui tenait peut-être à son état de santé, elle pâlissait presque tout à coup à la force de la tempête, s'affaissait ses heures et surtout à lire. Elle était remarquablement intuitive. C'était d'elle probablement que Julien tenait son aptitude à tous les arts. Ainsi que le dit la baronne, dès l'enfance elle avait exposé un de ses coups, Raoul de Maupierre.

Un attribut généralement en ménage à l'influence de la baronne Pauline, qui avait arrangé cette union entre les deux branches de la famille pour mettre un terme aux contestations importantes.

Soit qu'elle fût atteinte de quelque mal inconnu, soit qu'elle subît quelque influence mélancolique, insaisissable que la minait depuis quelques années, Louise ne sortait pas plus longtemps à la nuissance de son fils.

Son mari, bon garçon, un peu mal pourvu, mais plein de cœur, resta profondément affecté de la nuit de sa femme, qu'il adorait. Il commençait pourtant à se remettre et à prétendre ses amoureuses habitudes de chasse et d'agriculture, lorsqu'il fut enlevé par une fièvre typhoïde.

Le malheur supposa autrement cruellement son fils. Robert, cet homme, ne pouvait pas vivre sans Louise. Le jeune baron était d'une nature forte, mais il n'avait pas l'âme d'airain. Sa sœur, vive, hardie, fière, qui avait épousé à contre-cœur, désaisonné, n'pour obéir à sa mère, se trouva quelques années plus tard avec un crédit. Le fait suivit à la Guadeloupe et mourut d'un accident de voiture.

De toute la famille des Maupierre-Aigurande, il ne restait plus que la vieille baronne et Julien, le fils de Louise.

Toutes les morts que nous venons de énumérer avaient brisé le cœur du pauvre baronne de Maupierre. Le chagrin, plus encore que les années, avait creusé son beau visage, mais conservait cependant sa taille haute et majestueuse.

Elle passait des heures entières agenouillée dans son oratoire, ou dans sa chambre, devant le portrait de ses deux enfants.

Julien seul la rattachait à la vie. Elle avait pour lui une affection qui tenait de l'idolâtrie. On eût dit qu'elle avait reçu sur cette jeune tête de Méroïn tous les trésors d'amour destinés à son mari et à ses deux enfants. Julien était sa seule pensée, son orgueil, sa joie, sa vie enfin.

Pour lui épargner une larme, elle aurait sacrifié sans regret le monde entier et sa propre personne.

— Pauvre petit! disait-elle un jour à quelque ami qui lui reprochait sa faiblesse. Vous ne savez pas tout ce que j'ai à me faire pardonner par lui.

C'était un spectacle admirable et navrant à la fois, de voir cette pauvre vieille femme, et si grande et si majestueuse, se faire un esclave, n'plaisanter même, pour ne pas assombrir par sa mélancolie la gaîté de son petit fils. Quelquefois, lorsque qu'elle était avec lui, elle sentait les larmes la gagner tout à coup. Alors elle assaillait l'enfant dans ses bras et appuyait ses lèvres sur ses cheveux noirs de crainte pour étouffer ces sanglots qui l'oppressaient.

Il était certainement aussi qu'il est difficile de rencontrer un enfant mieux fait que Julien pour justifier une telle affection. Non-seulement il adorait sa grand'mère, mais il avait pour elle des caresses et des câlineries charmantes.

Rien qu'à la voir, à l'âge de six à sept ans, s'asseoir sur un petit tabouret auprès de la vieille baronne et lui embrasser les mains en l'appelant *grand'maman*, *bonne*, *ma petite*, *ma vieille*, *ma vieille*, on comprenait l'adoration de la pauvre vieille femme pour le petit ange que Dieu lui avait laissé.

Dès que s'avait souffert la baronne pendant tout le temps que Julien était resté en dehors de son pension, sans impossible. Elle était vraiment malade, dès que le collégien, afin d'avoir toujours sous les yeux la maison dont il était le trésor de sa vie. On doit juger du désespoir qu'elle éprouva lorsque Julien manifesta le désir de quitter Saint-Louis pour suivre la carrière des armes. En vain les larmes de sa grand'mère, Julien n'en eut pas le courage d'y renoncer. Il était sûr de sa vocation. Mme de Maupierre qui savait ce que cet entêtement lui coûterait, en avait été saisie d'une profonde reconnaissance de son sacrifice.

C'était là sa grande excuse pour justifier ses craintes et ses prières. Les autres les prétiquaient en pensée.

— Ce n'est pas faute, murmurait-elle, pour rien de ne laisser suivre sa vocation et lui ne fait de la jeunesse qui aux champs de bataille comme tous ses ancêtres. Je ne garde pas par égoïsme, de n'ai plus de courage de le laisser partir. Je sais bien que je ferai ses yeux sur toutes ses folies, tout ce que je le vous toujours près de moi.

A cependant commence cette histoire, la baronne de Maupierre-Aigurande était sous l'influence de la baronne Pauline, qui avait arrangé cette union entre les deux branches de la famille pour mettre un terme aux contestations importantes.

Soit qu'elle fût atteinte de quelque mal inconnu, soit qu'elle subît quelque influence mélancolique, insaisissable que la minait depuis quelques années, Louise ne sortait pas plus longtemps à la naissance de son fils.

Son mari, bon garçon, un peu mal pourvu, mais plein de cœur, resta profondément affecté de la nuit de sa femme, qu'il adorait. Il commençait pourtant à se remettre et à prétendre ses amoureuses habitudes de chasse et d'agriculture, lorsqu'il fut enlevé par une fièvre typhoïde.

Le malheur supposa autrement cruellement son fils. Robert, cet homme, ne pouvait pas vivre sans Louise. Le jeune baron était d'une nature forte, mais il n'avait pas l'âme d'airain. Sa sœur, vive, hardie, fière, qui avait épousé à contre-cœur, désaisonné, n'pour obéir à sa mère, se trouva quelques années plus tard avec un crédit. Le fait suivit à la Guadeloupe et mourut d'un accident de voiture.

De toute la famille des Maupierre-Aigurande, il ne restait plus que la vieille baronne et Julien, le fils de Louise.

Toutes les morts que nous venons de énumérer avaient brisé le cœur du pauvre baronne de Maupierre. Le chagrin, plus encore que les années, avait creusé son beau visage, mais conservait cependant sa taille haute et majestueuse.

Elle passait des heures entières agenouillée dans son oratoire, ou dans sa chambre, devant le portrait de ses deux enfants.

Julien seul la rattachait à la vie. Elle avait pour lui une affection qui tenait de l'idolâtrie. On eût dit qu'elle avait reçu sur cette jeune tête de Méroïn tous les trésors d'amour destinés à son mari et à ses deux enfants. Julien était sa seule pensée, son orgueil, sa joie, sa vie enfin.

Pour lui épargner une larme, elle aurait sacrifié sans regret le monde entier et sa propre personne.

— Pauvre petit! disait-elle un jour à quelque ami qui lui reprochait sa faiblesse. Vous ne savez pas tout ce que j'ai à me faire pardonner par lui.

C'était un spectacle admirable et navrant à la fois, de voir cette pauvre vieille femme, et si grande et si majestueuse, se faire un esclave, n'plaisanter même, pour ne pas assombrir par sa mélancolie la gaîté de son petit fils. Quelquefois, lorsque qu'elle était avec lui, elle sentait les larmes la gagner tout à coup. Alors elle assaillait l'enfant dans ses bras et appuyait ses lèvres sur ses cheveux noirs de crainte pour étouffer ces sanglots qui l'oppressaient.

Il était certainement aussi qu'il est difficile de rencontrer un enfant mieux fait que Julien pour justifier une telle affection. Non-seulement il adorait sa grand'mère, mais il avait pour elle des caresses et des câlineries charmantes.

Rien qu'à la voir, à l'âge de six à sept ans, s'asseoir sur un petit tabouret auprès de la vieille baronne et lui embrasser les mains en l'appelant *grand'maman*, *bonne*, *ma petite*, *ma vieille*, *ma vieille*, on comprenait l'adoration de la pauvre vieille femme pour le petit ange que Dieu lui avait laissé.

Dès que s'avait souffert la baronne pendant tout le temps que Julien était resté en dehors de son pension, sans impossible. Elle était vraiment malade, dès que le collégien, afin d'avoir toujours sous les yeux la maison dont il était le trésor de sa vie. On doit juger du désespoir qu'elle éprouva lorsque Julien manifesta le désir de quitter Saint-Louis pour suivre la carrière des armes. En vain les larmes de sa grand'mère, Julien n'en eut pas le courage d'y renoncer. Il était sûr de sa vocation. Mme de Maupierre qui savait ce que cet entêtement lui coûterait, en avait été saisie d'une profonde reconnaissance de son sacrifice.

C'était là sa grande excuse pour justifier ses craintes et ses prières. Les autres les pratiquaient en pensée.

— Ce n'est pas faute, murmurait-elle, pour rien de ne laisser suivre sa vocation et lui ne fait de la jeunesse qui aux champs de bataille comme tous ses ancêtres. Je ne garde pas par égoïsme, de n'ai plus le